

Tous les chemins mènent à la nouvelle mais le monde est un labyrinthe

Stéfani Meunier, *Au bout du chemin*, Montréal, Boréal, 1999, 152 p., 17,95 \$.

Marc Rochette, *Cette allée inconnue*, Québec, L'instant même, 1999, 120 p., 14,95 \$.

Louise Gaudette, *Contre toute attente*, Montréal, Pleine lune, 1999, 126 p., 17,95 \$.

Michel Lord

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2000). Compte rendu de [Tous les chemins mènent à la nouvelle mais le monde est un labyrinthe / Stéfani Meunier, *Au bout du chemin*, Montréal, Boréal, 1999, 152 p., 17,95 \$. / Marc Rochette, *Cette allée inconnue*, Québec, L'instant même, 1999, 120 p., 14,95 \$. / Louise Gaudette, *Contre toute attente*, Montréal, Pleine lune, 1999, 126 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 41–42.

Stéfani Meunier, *Au bout du chemin*, Montréal, Boréal, 1999, 152 p., 17,95 \$.

Marc Rochette, *Cette allée inconnue*, Québec, L'instant même, 1999, 120 p., 14,95 \$.

Louise Gaudette, *Contre toute attente*, Montréal, Pleine lune, 1999, 126 p., 17,95 \$.



NOUVELLE
Michel Lord

Tous les chemins mènent à la nouvelle, mais le monde est un labyrinthe

Voici trois jeunes nouvelliers à leurs premières armes, mais qui sont loin d'être mal armés.

IL Y A DE QUOI NE PAS DÉSESPÉRER de la nouvelle génération de nouvelliers — et des éditeurs qui les encouragent — lorsqu'on découvre les premiers recueils de nouvelles de Stéfani Meunier, de Marc Rochette et de Louise Gaudette.

Une écriture du détail extrême

Dans *Au bout du chemin*, Meunier a captivé mon attention d'un bout à l'autre de ce recueil de 10 nouvelles, toutes d'égale (et de bonne) valeur. Il semble que l'œuvre sorte des ateliers de création littéraire de l'Université McGill, si l'on se fie au communiqué qui accompagne le recueil. Son professeur, Yvon Rivard, a eu raison de l'encourager à persévérer, elle qui « croyait qu'elle ne pourrait jamais écrire parce qu'elle n'avait rien à dire » (*dixit* Yvon Rivard). Mais, en littérature, il ne faut pas tant avoir quelque chose à dire que de savoir comment (le) dire. Flaubert et Mallarmé en savaient quelque chose. Ce qui ne signifie pas pour autant que Meunier tombe dans le rien ou l'insignifiant. Elle a quelque chose à dire et le dit avec une simplicité désarmante. Le recueil tourne autour d'une thématique, celle du bout du chemin, métaphore de la fin, mais aussi de la vie qui parfois s'arrête, parfois continue, toujours un peu douloureusement.

Nous n'avons pas entre les mains le livre du bonheur, mais la littérature ne consiste-t-elle pas à raconter les malheurs avec bonheur ? Le discours porte sur des sujets difficiles : les amours mortes (« Sorel »), les femmes battues (« La chatte noire », « Des yeux de vache »), la maladie d'Alzheimer (« L'heure du bain »). Parfois, le ton est moins dramatique. Ainsi, dans « L'incendie », qui malgré son titre offre un fragment d'histoire de jeune femme à la recherche d'on ne sait trop quoi et qui découvre que le chalet qu'elle voulait louer a été détruit par un incendie. Rendre compte du contenu de ces récits pourrait donner un

bon aperçu de ce recueil — car les narratrices de Meunier possèdent l'art de transmuier la réalité souvent banale dans laquelle elles baignent —, mais ne donnerait pas une idée juste de cette écriture du détail extrême qui chez d'autres auteurs pourrait agacer, mais qui ici envoûte par la simplicité même du procédé descriptif.

« La peur de dire »

À l'instar de la nouvelle de clôture du recueil de Meunier, c'est par une nouvelle sur le désir d'écrire que s'ouvre le premier recueil de nouvelles de Marc Rochette, « Lettre à une ancienne complice » s'offrant comme une sorte de présentation des 25 nouvelles qui suivent, car cette lettre est accompagnée de « l'ensemble [des] textes » (p. 12) qu'il a écrits, « fictions » auxquelles le narrateur épistolier veut « donner une seconde vie » (p. 12). Mais à cette amie — image du lecteur idéal —, il avouera avec une fausse humilité que ce qu'il lui écrit n'est que poudre aux yeux. Il ne cherche qu'à l'amadouer.

Même si des motifs reviendront d'une nouvelle à l'autre, les 26 textes de l'ouvrage n'ont que peu en commun, si ce n'est que le titre, *Cette allée inconnue*, renvoie comme chez Meunier à la métaphore du mouvement de la vie qui avance on ne sait trop où. L'écriture est ici très fine, très épurée. Il faut dire que l'auteur — également directeur du comité de lecture de *L'instant même* — n'en est pas exactement à ses premières armes, puisqu'il a publié plusieurs de ces nouvelles dans *XYZ. La revue de la nouvelle* depuis 1992. Peut-être parce qu'il se frotte régulièrement aux textes d'autrui dans un cadre particulier, il m'a semblé parfois que Rochette a pour



Stéfani
Meunier

ainsi dire absorbé certaines des esthétiques privilégiées par certains auteurs de « l'écurie » de Gilles Pellerin, par exemple un goût marqué pour le récit à la deuxième personne du singulier ou du pluriel, pour la pratique du mélange interphrastique des styles indirect et indirect libre — « Elle lui apprendra que [...] le montant de l'assurance ne pourra être réclamé [...], mais que [...] si vous souhaitez [...] » (p. 89)

De toute évidence fin lettré, Rochette joue des influences et des sous-genres. Ainsi en est-il de « La pièce », six lignes descriptives, du genre *Instantanés* de Robbe-Grillet, évoquant une pièce cubique « située entre le garage et la cuisine », sans « une quelconque ouverture » (p. 83). Parfois, l'imaginaire s'aventure dans des zones fantastiques, comme dans « Dossier ouvert », à la fois kafkaïen et cortazarien : un homme est aux prises avec des fonctionnaires qui croient découvrir que, d'après son numéro de sécurité sociale, il est mort. « Rouler » met en discours un narrateur roulant en voiture dans un tunnel, et qui se remémore des souvenirs plus ou moins douloureux. Puis il se rend compte que le tunnel semble infini, qu'il n'a plus d'essence, mais qu'il roule quand même. Il songe à se « jeter contre un mur » (p. 108). Le « fantastique » peut prendre le ton de l'humour et de l'absurde, comme dans « *Infamis aeternitas* », où un homme mort se retrouve au paradis dans une position absurde, « avec une infinité d'autres bons hommes et bonnes femmes, tous avec leur infinité de causeuses orangées, dans cet infini aux éclats bleutés, pour l'Éternité » (p. 51). Dans « Tout ce qui est né avec des ailes », nous avons droit à une sorte de pastiche biblique du Déluge : un homme, pêcheur et fermier, voit avec sa femme l'eau monter autour de sa maison et il semble s'y prendre trop tard pour pré-

parer un radeau. Le dernier texte, « Ce repos de l'absence », possède une « brumosiété » onirique toute nervalienne. Un homme, malheureux après une rupture amoureuse, est obsédé « par ce souvenir d'elle » (p. 113). Un jour, il retrouve le calme, « ce repos de l'absence » (p. 114), « laisse[...] venir » (p. 114) quelque chose et « [s']engage[...] dans cette allée inconnue » où il semble revoir la même femme, qui n'est finalement qu'un rêve.

En règle générale, les univers de Rochette sont noirs, les acteurs s'y heurtent à un monde dur, absurde, fermé, à la solitude, à « la peur de dire » et, dans le même mouvement, à « une envie profonde de dire les choses » (p. 55). Sans doute ses narrateurs craignent-ils le pastiche, mais la littérature n'est souvent que plagiat déguisé, quand elle n'est pas rature. C'est sans doute ce mélange de crainte, de retenue et d'effervescence qui fait la caractéristique de *Cette allée inconnue*.

La vie comme une salle d'attente

Le premier recueil de Louise Gaudette, *Contre toute attente* — dont certains textes avaient paru dans *Stop*, *Virages* et *XYZ* à partir de 1996 —, s'organise quant à lui autour d'une thématique récurrente, l'attente sous toutes ses formes. L'imaginaire y est résolument féminin, la presque-totalité des nouvelles représentant des drames vécus par des femmes qui vivent une solitude (souvent à deux) difficile, mais parfois allégrement acceptée. Les rares hommes qui circulent dans ces univers ne sont pas pour autant monolithiques : dans « Malgré tout », la nouvelle de tête, un homme repentant est à la recherche de la femme qu'il a abandonnée ; « Regarde-moi » offre l'image d'un amant trop taciturne au goût de la femme ; dans « Une soirée comme les autres », il contemple une femme avec qui il a le goût de parler, mais il demeure à sa place, tout en pensant à son père qui pleurerait le départ de sa femme, partie avec son meilleur ami.

Le souvenir sert aussi de toile de fond à plusieurs autres nouvelles, dont la plus ingénieuse, « Par-delà l'attente », met en discours une femme qui attend que son amant vienne la rejoindre, mais qui enrage à l'idée qu'il ne viendra pas ou qu'il arrivera en retard. S'entremêle à ces pensées le souvenir d'une autre attente, alors qu'elle avait six ans et qu'elle attendait que sa mère vienne la chercher après l'école (cette dernière venait de mourir dans un accident de voiture). La femme se promet de ne plus jamais revoir son égoïste d'amant, « après s'être assurée qu'il est bien vivant » (p. 69).

Dans ce monde, qui est surtout un univers de petits et de grands malheurs, l'espoir revient souvent, espoir de « rentrer chez soi », même si on est interné, d'être aimée, de revoir un père disparu. Parfois, la résignation prend le pas sur tout, mais paradoxalement dans la sérénité, comme cette femme atteinte d'un cancer et qui découvre les plaisirs de la musique et de la douce paresse, « [e]n compagnie de Maria Callas ». Ailleurs, comme dans la dernière nouvelle, « L'art de la fugue », une femme décroche complètement et heureusement, ou comme dans « Sérénité », où cette autre découvre loin de tous que « le bonheur, parfois, [peut] être si simple » (p. 62).

Comme la nouvelle, qui peut être simple, sans simplisme, ou complexe avec bonheur, ce qu'illustrent avec éloquence ces trois nouveaux nouvelliers.



Louise Gaudette

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

Cet imperceptible mouvement de Aude

(valeur 14 \$)

avec un abonnement d'un an à

XYZ. La revue de la nouvelle



Thème du numéro 61:
Nouvelles d'une page

Abonnement
1 AN / 4 NUMÉROS
20 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____

CI-JOINT: CHÈQUE MASTERCARD VISA

NO _____ EXP. _____ / _____

SIGNATURE _____ DATE _____

61

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : xyzed@mblink.net